

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 16 (1878)  
**Heft:** 18 [i.e. 19]

**Artikel:** La vitre cassée  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184740>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dront que y'aussè dâi z'impoû su lè z'attatsès dè solâ et lè z'autro su lè botons dè gants dè pé.

Ah ! l'est dinsè que volliont fêrè, que n'ein de l... Et ne sein ti z'allâ vôtâ, que n'ein choisi lè meillâo su totè lè cartès et qu'on s'est fotu dè lâo grantès pancartès alliettaïès contrè lè mourets et que n'ein étâ rudo conteints dè vairè que Monsu Cuénoud dè l'hépetau a étâ nonmâ lo fin premi. Mâ c'est que l'est on tot bon po lè secou mutuets.

Et pi Monsu Dzoïé, lo syndico, qu'on desâi qu'on lo volliavè fottre avâu. N'arâi-te pas étâ onna vergogne ! assebin tsi no n'ein ti vôtâ por li què Coucan, que lâi ein vâo dè cein que n'a pas z'u la pliace dè taupî. Et no z'a fè bin pliési dè vairè nonmâ ti lè z'autro, mémameint cliâo que lâo diont lè cardinaux que sont quie po boutsi lè pertes dâo Conset.

Ora lâo z'a faillu renonmâ lè municipaux, que l'ont prâo z'u peina assebin, kâ lo guelin dè la mâison dè vela a senailli tot lo dzo et pi cé brâvo syndico est revenu riche raque, qu'on a bin fé. No z'a assebin fé pliési que Monsu Larpin, cé que commandè lè z'écendiès, sâi revegnâi, kâ lo fû lâi pâo pas resistâ ; et pi Monsu Gaulisse qu'a adé on rouleau dè papâi dézo lo bré, que c'est dâi pliâns po lè novallès casernès, et Monsu Braillard, qu'est tant boun'einfant, rein fiaï, mâ qu'est on fin greliet, tot cein l'est la fleu dâi brâvès dzeins.

Oreindrâi foudra vairè coumeint cein âodra ; su bin sù que cein vâo bin allâ ; mâ portant oquiè que mè fâ dè la peina, c'est que l'ont dza decidâ dè fêrè onna bafraïe deçando né, et cein ne promet pas po baissi lè z'impoû. Assebin ne vaireint prâo su lè compto l'an que vint, et mè peïnsò que lo préfet, qu'a lè drâi d'allâ rebouilli dein le lâivro dè la mâison dè vela, lâo farâ cauquiès bounès remâofâïes se tot n'est pas ein oodre, et se l'ont lo mâlheu d'allâ dè travai, gal... dein 4 ans on fâ onna nettiyâ, que n'ein revint pas ion !

La période pluvieuse que nous traversons nous remet en mémoire la pièce de vers suivante due à la plume spirituelle de Petit-Senn, inspirée par les longues pluies du printemps de 1859. Cette charmante production reprend aujourd'hui toute son actualité :

Voici le printemps qui s'achève  
Sans que la pluie ait jugé bon,  
Un jour entier, de faire trêve  
A l'eau dont elle nous fait don.

L'amant de la belle nature  
Ne l'admire point sans danger,  
Sans risquer une courbature,  
Dans la fange sans patauger.

Le matin, il prend son ombrelle,  
Il part le cœur rempli d'espoir,  
Mais, trempé jusqu'à la bretelle,  
Il rentre ruisselant le soir.

Le printemps est pour les poètes,  
Mais, pour les vulgaires humains,  
C'est une averse sur leurs têtes  
Et de la boue en leurs chemins.

Les jours de soleil y sont rares,  
Les retours de froid fort nombreux ;  
Les fleurs s'y mêlent aux catarrhes,  
Et les premiers foins aux fiévreux.

L'ondée à chaque instant nous mouille  
Et réjouit le limaçon.  
On entend crier la grenouille  
Alors que se tait le pinson.

Le rossignol qui prend des rhumes,  
Eternue au lieu de chanter ;  
Il perd en essayant ses plumes  
Le temps qu'on passe à l'écouter.

Le soleil entre deux orages  
Nous dit : « Je manque à vos besoins ;  
« Je ne peux, perçant les nuages,  
« Mûrir vos blés, sécher vos foins. »

Le ciel pour nous n'a plus d'entrailles,  
Il nous submerge sans façon ;  
Qu'il nous donne au moins des écailles  
S'il veut nous traiter en poisson !

#### La vitre cassée

A propos de l'inauguration de la statue de Frédéric Bastiat, à Mugron, à laquelle a présidé M. Léon Say, ministre des finances, un journal français réédite un chapitre de Bastiat intitulé la *Vitre cassée*. C'est à la fois un conte ravissant et une leçon d'économie politique donnée au peuple :

Avez-vous jamais été témoin de la fureur du bon bourgeois Jacques Bonhomme, quand son fils terrible est parvenu à casser un carreau de vitre ? Si vous avez assisté à ce spectacle, à coup sûr vous aurez constaté que tous les assistants, fussent-ils trente, semblent s'être donné le mot pour offrir au propriétaire infortuné la consolation suivante : « A quelque chose malheur est bon. De tels accidents font aller l'industrie. Il faut que tout le monde vive. Que deviendraient les vitriers si l'on ne cassait jamais de vitres ? »

Or, il y a dans cette formule de condoléance toute une théorie qu'il est bon de surprendre *flagrante delicto*, dans ce cas très simple, attendu que c'est exactement la même que celle qui, par malheur, régit la plupart de nos institutions économiques.

A supposer qu'il faille dépenser six francs pour réparer le dommage, si l'on veut dire que l'accident fait arriver six francs à l'industrie vitrière, qu'il encourage dans la mesure de six francs la susdite industrie, je l'accorde, je ne conteste en aucune façon, on raisonne juste. Le vitrier va venir, il fera sa besogne, touchera six francs, se frottera les mains et bénira dans son cœur l'enfant terrible. *C'est ce qu'on voit.*

Mais, par voie de déduction, on arrive à conclure, comme on le fait trop souvent, qu'il est bon qu'on casse les vitres, que cela fait circuler l'argent, qu'il en résulte un encouragement pour l'industrie en général, je suis obligé de m'écrier : « Halte-là ! votre théorie s'arrête à ce qu'on voit, elle ne tient pas compte de ce qu'on ne voit pas. »

On ne voit pas que, puisque notre bourgeois a dépensé six francs à une chose, il ne pourra pas les dépenser à une autre.

On ne voit pas que, s'il n'eût pas eu de vitre à remplacer, il eût remplacé, par exemple, ses souliers éculés ou mis un livre de plus dans sa bibliothèque. Bref, il aurait fait de ses six francs un emploi quelconque qu'il ne fera pas.

Faisons donc le compte de l'industrie en général.

La vitre étant cassée, l'industrie vitrière est encouragée dans la mesure de six francs : c'est ce qu'on voit.

Si la vitre n'eût pas été cassée, l'industrie cordonnière (ou toute autre) eût été encouragée dans la mesure de six francs : c'est ce qu'on ne voit pas.

Et si l'on prenait en considération ce qu'on ne voit pas, parce que c'est un fait négatif, aussi bien que ce que l'on voit, parce que c'est un fait positif, on comprendrait qu'il n'y a aucun intérêt pour l'industrie en général ou pour l'ensemble du travail national à ce que des vitres se cassent ou ne se cassent pas.

Faisons maintenant le compte de Jaques Bonhomme.

Dans la première hypothèse, celle de la vitre cassée, il dépense six francs et a, ni plus ni moins que devant, la jouissance d'une vitre.

Dans la seconde, celle où l'accident ne fût pas arrivé, il aurait dépensé six francs en chaussure et aurait eu tout à la fois la jouissance d'une paire de souliers et celle d'une vitre.

Or, comme Jacques Bonhomme fait partie de la société, il faut conclure de là que, considérée dans son ensemble, et toute balance faite de ces travaux et de ces jouissances, elle a perdu la valeur de la vitre cassée.

Par où, en généralisant, nous arrivons à cette conclusion inattendue : « La société perd la valeur des « objets inutilement détruits, » et à cet aphorisme qui fera dresser les cheveux sur la tête des protectionnistes : « Casser, briser, dissiper, ce n'est pas encourager le travail national ; ou plus brièvement : « Destruction n'est pas profit. »

Une brave jeune femme du district d'Oron, aux soins de laquelle des personnes de Lausanne ont confié un nouveau-né, leur écrivait, il y a quelques jours, une lettre se terminant par ces mots : Je suis avec respect, monsieur et madame, votre nourrice pour la vie.

Dans le courant de l'été passé, une laitière des environs de Lausanne apportait à ses pratiques un lait qui avait l'air d'avoir été baptisé.

M<sup>me</sup> B... s'en plaignit un matin à la laitière elle-même.

— Oh ! répliqua celle-ci, si vous saviez, madame, par ces chaleurs, les vaches boivent tant.

Deux voyageurs de commerce assistaient l'autre soir à la représentation d'*Othello*. Pendant l'entracte, l'un d'eux alluma un superbe cigare qu'il paraissait humer avec délices. Tout à coup, la sonnerie électrique annonce la reprise de la représentation.

— Sapristi, dit-il à son camarade, c'est t-y dommage de quitter ce Havane ! Attends donc, je vais le cacher dans un coin.

Il le pose délicatement sur le bord d'une corniche, dans le vestibule, puis va reprendre sa place au parterre.

Un petit marchand d'oranges qui avait remarqué le fait, laisse rentrer tous les spectateurs, s'empare du cigare et va se prélasser sur l'escalier en jetant au vent d'abondantes bouffées. Il le trouvait en effet délicieux ; jamais il n'avait rien fumé de pareil. Après l'avoir savouré pendant plus de vingt minutes, un brouhaha se fait entendre. « Les voici ! » dit-il ; et d'aller, d'un saut, replacer sur la corniche le cigare qui avait sensiblement diminué de longueur.

Le propriétaire arrive, va droit au Havane, le porte à ses lèvres et s'écrie : « Dis-donc, Oscar, en voilà-t il un cigare ; tiens, il brûle encore ! »

Un pauvre diable, déguenillé, accoste un passant.

— Monsieur, dit-il, donnez-moi un franc. Il me faut un franc.

Le passant s'étonne de l'importance relative de la somme et répond par un refus.

— Alors, dit le mendiant, je sais ce qui me reste à faire !

Et il s'éloigne résolument.

Le passant, aussitôt, éprouve une sorte de remords. Il ne veut pas avoir un malheur à se reprocher, et il court après le pauvre diable, auquel il remet le franc tant réclamé.

Puis, tandis que le mendiant remercie :

— Voyons, dit-il, si je ne vous avais pas donné ce franc, qu'alliez-vous faire ?

Le mendiant, d'un air sombre :

— J'allais travailler !

M<sup>me</sup> D. ne trouvant plus d'assez bonne cuisinière dans le pays, en avait fait venir une de la Forêt-Noire. Un jour elle lui faisait des recommandations relativement à la cuisson des choux de Bruxelles : — Laissez bouillir vingt minutes, retirez et égouttez bien... Anna prend l'attitude d'un grenadier au port d'arme et ne bouge pas. — Eh bien ! Anna, qu'attendez-vous ? — *Madame, ch'égoute.*

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'ouverture de l'**Exposition fédérale des Beaux-Arts**, qui a eu lieu aujourd'hui à deux heures, au musée Arlaud.

L. MONNET.